



HAL
open science

La signifiante canalisée par l'horizon de pertinence, des saisies aux agrégats via les données

Sylvie Leleu-Merviel

► **To cite this version:**

Sylvie Leleu-Merviel. La signifiante canalisée par l'horizon de pertinence, des saisies aux agrégats via les données. *Revue des Interactions Humaines Médiatisées (RIHM) = Journal of Human Mediated Interactions*, 2016, 17 (1), pp.107-139. <hal-03184831>

HAL Id: hal-03184831

<https://hal.science/hal-03184831v1>

Submitted on 29 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La signifiante canalisée par l'horizon de pertinence, des saisies aux agrégats via les données

The significance channeled by the horizon of relevance, from capta to aggregates through data

Sylvie LELEU-MERVIEL

Univ. Valenciennes, EA 2445 – DeVisu – Laboratoire en Design Visuel et Urbain,
F-59313 Valenciennes, France
sylvie.merviel@univ-valenciennes.fr

Résumé. Cet article propose une analyse de la signifiante, processus par lequel l'être humain produit du sens. Il montre que les *capta* sont des saisies de réel qui le spectralisent en retenant certaines diaphories plutôt que d'autres. Puis intervient la formalisation qui convertit les saisies en données, entités symboliques qui codent ces différences dans le respect d'un moule sémantique et syntaxique préformé. Enfin, par mise en reliance et tissage, les fragments sont arrimés dans une figure structurelle stable, cohérente et crédible appelée agrégat. L'ensemble est conditionné par un horizon de pertinence qui traduit une empreinte à la fois culturelle et opératoire sur le regard porté.

Mots-clés. Saisies, données, agrégat, signifiante, horizon de pertinence, échafaudages interprétatifs.

Abstract. The paper analyses the idea of “significance” as central to a meaning-making process. The analysis shows how *capta* seize reality in a spectralisation process that captures certain *diaphories* (differences) rather than others. Then follows a formalization process that converts what was captured into data as symbolic entities – called “fragments” – by coding *diaphories* in terms of a pre-established semantic and syntactic mould. A set of fragments is conditioned by a “horizon of relevance”, i.e. converting a viewpoint into cultural and operative imprints. Finally, through interdependencies and weaving interconnections, the fragments are anchored to a stable, coherent and credible structural figure called “aggregate”.

Keywords. Capta, data, aggregate, significance, horizon of relevance, interpretive scaffoldings.

1 Introduction : faire table rase conceptuelle

Cet article considère l'être humain en tant que dispositif producteur de sens. Il se penche donc sur la conceptualisation humaine pour analyser les processus qui la structurent. Dans la suite, le terme de signifiante sera utilisé pour désigner la production de sens.

1.1 La relativité de l'objet

Dans sa pratique instinctive et quotidienne de la signifiante, l'être humain a tendance à croire que le monde lui est donné, tout rôti, tout prêt à prendre à travers ses capteurs sensibles. S'il n'est pas douteux que les perceptions jouent un rôle décisif dans la chaîne du sens, nous allons montrer que, conformément à un constructivisme radical tel que le prônait (Watzlawick, 1988), rien, absolument rien ne nous est donné, mais que tout est construit.

Ainsi, la notion d'objet semble familière à quiconque et ne pose *a priori* aucune difficulté. Et pourtant, en y regardant de plus près, les chausse-trappes sont multiples. Dans nos cultures, la langue « naturelle » institue des objets qui renvoient en priorité à des choses matérielles tenues pour une réalité absolue. Cette pierre dans mon jardin, elle est immuablement là, je la vois chaque jour. Mes organes sensoriels me livrent ses qualités permanentes : mes yeux me montrent qu'elle est blanche ; mes doigts me prouvent qu'elle est rugueuse ; mes muscles me confirment qu'elle est lourde. Tout cela ne semble pas poser question. Mais si maintenant mon regard se pose sur ce nuage dans le ciel, qu'est-ce exactement ? Je sais bien que dans cinq minutes, il n'aura plus du tout la même forme, peut-être même se sera-t-il dissous et aura-t-il définitivement disparu pour me laisser librement voir le soleil ! Et cette rivière que je connais, que je peux nommer, je sais bien que son eau n'est jamais strictement la même et qu'elle n'est faite que d'un écoulement continu de molécules sans cesse renouvelées. Même cette montagne à l'horizon, dans quelques milliers ou millions d'années, elle sera érodée et n'existera plus, comme ma pierre qui paraît pourtant à mon regard tout-à-fait éternelle. Ainsi, l'effondrement de quelques bases tenues pour incontestables se révèle d'entrée de jeu : la référence à un fait de réel, la détermination de l'objet et sa permanence (voire son existence), son identification, sa désignation...

Si je prends un bloc de glace dans le congélateur et que je le fais fondre dans une casserole, j'obtiens évidemment un volume d'eau correspondant à mon bloc d'origine. « *Devons-nous considérer qu'il y a deux objets différents, l'eau et la glace, ou seulement deux apparences d'un seul et même objet ?* » (Bertrand, 1988, p. 13). Et si je continue à chauffer, ma casserole se vide et ma pièce se remplit de vapeur d'eau : un seul et même objet à nouveau ? Jacques-Emile Bertrand poursuit : « *Nous sommes alors contraints d'admettre, par exemple, que le nuage dont nous croyons observer la forme, la couleur, voire la déformation progressive, n'est pas une chose donnée dans notre champ visuel, mais la projection d'une idée sur ce que nous appelons la réalité. Du point de vue météorologique en effet, ce nuage n'est pas une "chose" mais un processus de transformation dont nous ne "percevons" que certains états (nous ne percevons pas les mouvements ascendants de l'air qui se refroidit, mais seulement le résultat d'une condensation); nous ne voyons pas le "nuage-processus transformationnel", mais une résultante-forme, conforme à notre image mentale de l'idée d'un nuage* » (Bertrand, 1988, p. 13).

1.2 La relativité des qualifications de l'apparence

Nous venons de le voir, la détermination d'un objet n'est déjà pas triviale. Un certain nombre de langues (pas toutes) utilisent l'apposition d'un « prédicat » – par exemple un adjectif qualificatif – pour désigner une ou des apparences de l'objet. Là encore, les théories naïves estiment qu'il ne s'agit là que de relevés objectifs de faits incontestables. Bien entendu, il n'en est rien.

Considérons la notion très intuitive de couleur, et tentons de répondre à la question apparemment simple : « qu'est-ce que la couleur ? ». En Français, le spectre des couleurs observables est découpé en sept valeurs discrètes : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo et violet. Mais cette segmentation est loin d'être partagée

par toutes les cultures. En Iahuti – langue étudiée par Whorf (Brown & Lennenberg, 1954) – il n'existe qu'un terme pour désigner ce que nous distinguons en vert d'un côté et bleu de l'autre. Là où nous ne percevons qu'une couleur, le bleu, le Russe en distingue deux, « globuloï » et « sinii ». Conklin a montré qu'en Hanunoo, l'une des langues des Philippines, les quatre principaux termes de couleur distinguent le clair (qui recouvre en général le blanc et les autres couleurs claires de notre espace français), le foncé (qui rassemble le noir, le mauve, le bleu, le vert foncé, ainsi que les nuances foncées des autres couleurs), le mouillé (qui correspond au vert clair, jaune, et brun clair), et enfin le sec (qui réunit le rouge, le marron et le orange) (Lyons, 1970, p. 331). Comme en conclut Jacques-Emile Bertrand : « *Ce type de découpage conduit à mettre en doute l'existence, dans le "réel", d'un "champ de couleurs" unique, dans lequel chaque langue procéderait à sa propre division (le champ "découpé" par la langue Hanunoo correspondrait plutôt, en français, au champ de "l'humidité" qu'aux couleurs)* » (Bertrand, 1988, p. 8).

En désespoir, on peut penser à recourir à la physique, où l'on sait que les couleurs du spectre visible peuvent être objectivement repérées par la longueur d'onde de la lumière émise. Notre « rouge » correspond ainsi à une plage qui va de 700 nm (1 nanomètre = 10^{-9} mètre) à 620 nm, alors que le « orange » occupe la tranche comprise entre 592 nm à 620 nm.

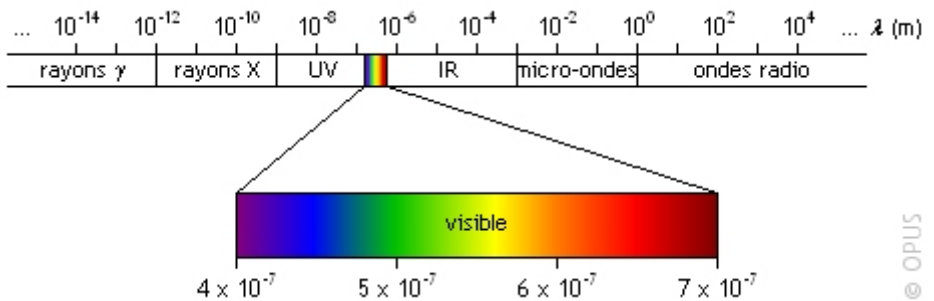


Figure 1. La répartition du spectre de fréquences

Mais cette seule donnée n'est pas suffisante. Depuis un certain temps maintenant, les physiciens utilisent divers espaces à trois dimensions pour représenter la couleur, différents par leur forme et leurs axes directeurs. L'espace cubique RVB de décomposition sur les trois teintes fondamentales Rouge, Vert et Bleu, développé en 1931 par la Commission Internationale de l'Éclairage (CIE), est l'espace de codage utilisé en synthèse dite additive, pour la télévision par exemple. Toute couleur du cube est obtenue par la somme d'une valeur sur le Rouge, une sur le Vert, une sur le Bleu : $Col = aR + bV + cB$.

Par le passé, la télévision analogique couleur a d'abord exploité un mode de restitution de la couleur sous forme de deux composantes : le signal de luminance Y et le signal de chrominance C. Ce mode a été choisi au départ pour des questions de compatibilité : il permettait aux téléviseurs noir et blanc de l'époque de continuer à décoder les nouveaux signaux couleur, en n'exploitant que la luminance Y. Le signal de chrominance est superposé au signal de luminance par modulation de fréquence dans le cas du SECAM et par modulation de phase dans le cas du PAL. Ainsi le

signal vidéo couleur est composé d'un seul signal dit composite, constitué par le signal luminance auquel on superpose le signal chrominance – dans le signal à plusieurs fils dit en composantes, il y a un câble par valeur à transmettre.

La luminance Y vaut : $Y = 0,33 R + 0,59 V + 0,11 B$

Ces proportions ont été choisies sur des critères physiologiques : le vert semble toujours plus lumineux que le Rouge qui l'est plus que le Bleu.

Ainsi, pour une opération aussi banale que la transmission d'une image animée d'un point à un autre – aujourd'hui répandue partout depuis l'expansion de la télévision et fortement amplifiée avec l'avènement des nouveaux terminaux –, on voit que tout un ensemble de codages coexistent : même si la normalisation vient mettre un peu d'ordre dans l'explosion des formats, la diversité reste la règle. Le passage au tout numérique a bien sûr introduit d'autres types de codage, et des moments de « remise à zéro » sont parfois nécessaires. C'est ce qui s'est passé en France dans la nuit du 4 au 5 avril 2016, où tous les décodeurs TNT sont passés en HD en même temps, quand la norme de diffusion MPEG-2 a été abandonnée au profit du MPEG-4. En outre, le canal support de la transmission peut être un câble, une onde hertzienne, ou la lumière dans le cas d'une fibre optique.

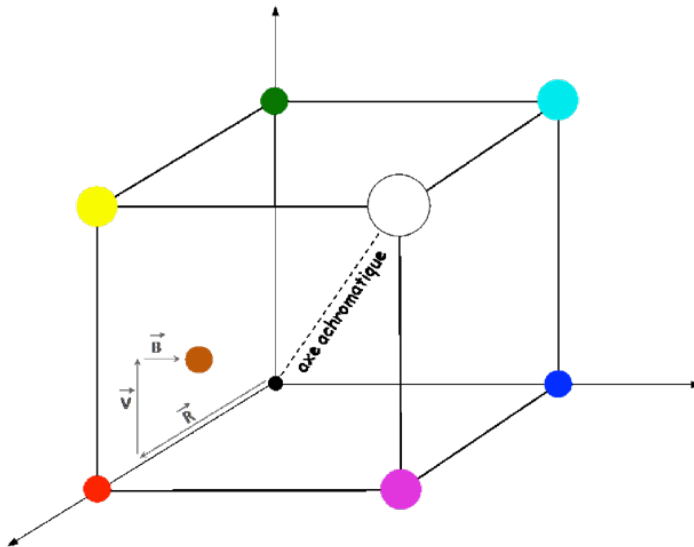


Figure 2. Les deux espaces cubiques RVB et JMC de codage des couleurs

L'addition des trois couleurs (saturées à la valeur 1) donne le Blanc, Rouge + Vert = Jaune, Rouge + Bleu = Magenta, Vert + Bleu = Cyan. On substitue à l'espace RVB le cube CMJ, Cyan, Magenta, Jaune en synthèse soustractive, pour l'impression papier par exemple – codage utilisé actuellement par les imprimantes –.

L'espace en double cône dit TSL (a) représente une couleur à partir de sa Teinte, sa Saturation et sa Luminosité – espace tridimensionnel préféré comme modèle colorimétrique dit « perceptuel » car il se rapproche davantage de la perception physiologique de la couleur par l'œil humain. Le simple cône substitue la Valeur V à l'intensité ou Luminosité L (b).

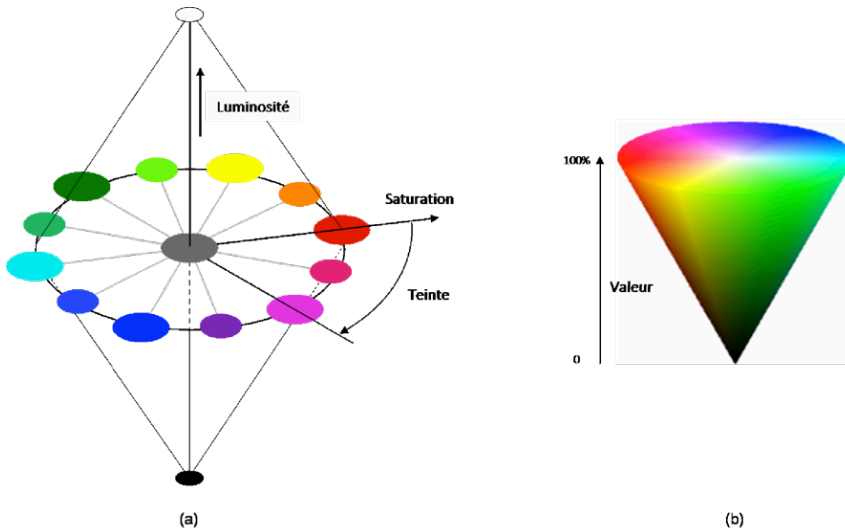


Figure 3. Les espaces TSL et TSV des couleurs

On sait en outre que ces espaces mathématiquement réguliers (cubiques ou coniques) contiennent des couleurs qui n'existent pas « dans le réel » – du côté des pourpres entre autres –, et peinent au contraire à inclure certaines couleurs qui figurent tout à fait dans le spectre visible. Tout n'est donc pas serein dans les modalités représentationnelles de cette évidence sensible que nous semble être la couleur.

Et si l'on va plus loin, la physique nous apprend que les « objets » sont totalement dépourvus de « couleur », cette notion pourtant si concrète ne représentant en réalité que la capacité de la surface à absorber certaines longueurs d'onde et à en réfléchir d'autres – le noir absorbant tout et le blanc réfléchissant tout. Nous sommes donc renvoyés avec brutalité vers une question que nous avons prudemment laissée sous silence : celle de la correspondance entre les faits de réel et le codage représentationnel qui en réfère. La conceptualisation désigne désormais le système complexe de désignation, de représentations et/ou de références qui en est le siège.

1.3 Du bain interactionnel à la distinction

Une hypothèse fonde notre approche de la conceptualisation : les constructions signifiantes résultent d'un jeu d'interactions entre l'interprétant cognitif (IC) et le milieu dans lequel il baigne. Grégory Bateson, dans la version originale de son ouvrage (1972, p. 315), désigne IC comme « *a cognitive system* ». D'autre part, l'énaction récursive telle que définie par Francisco Varela et Humberto Maturana (1992) s'élabore au travers d'interactions multiples entre IC et son milieu.

Adoptons désormais le point de vue d'IC. Il baigne dans un réel physique indifférencié, sensé exister en tant que substrat mais radicalement inatteignable en lui-même conformément à l'hypothèse kantienne. Seuls se manifestent à IC les

effets des interactions entre ce substrat « milieu externe¹ » et les capteurs sensoriels dont il est doté ou qu'il s'est fabriqués. Tenter pour IC de cerner son milieu passe par la nécessité d'organiser ce flot d'interactions indistinctes. Il s'agit de mettre de l'ordre dans le bain interactionnel et son flux ininterrompu de percepts. Car dans un premier stade de l'interaction, le perçu est globalisant, intuitif et dépourvu de toute caractérisation et/ou catégorisation. C'est ce que Mioara Mugur-Schächter dénomme l'infra-conceptuel, qui se présente comme un magma de perçus indistincts.

Le processus informationnel débute lorsque IC va en premier lieu procéder à une découpe et une structuration dans le tissu des interactions indistinctes. Pour ce qui est de l'audition par exemple, ce qu'il entend résulte de la conversion des vibrations de l'air – signal physique constitué d'ondes acoustiques – sur son tympan en « signal sonore » biologiquement transmissible, traitable et interprétable. Si les mouvements de l'air restent stables, IC « n'entendra » rien de particulier, même en cas de niveau sonore de base assez élevé. En revanche, une modification brutale de l'onde acoustique sera immédiatement interprétée comme un bruit ou un son. Une opération de découpe dans le « bain sonore » pour extraire cette différence observée aura alors été effectuée.

1.4 Captures a-conceptuelles et génération d'une entité-objet

L'extraction par découpe donne lieu quasi-simultanément à une deuxième opération : la génération d'une entité-objet. Le bruit ou le son, observé par découpe et différenciation, est isolé du reste par une opération purement mentale et totalement abstraite. Il m'est en effet physiquement impossible de dégager ce claquement de porte que j'ai entendu – ou la cantate de Bach que j'écoute – de l'onde acoustique globale qui a frappé mon oreille, et qui charriait avec elle le vrombissement de la rue au loin, le ronronnement du chat, le bruissement de la pluie sur les toits, les sons étouffés que produisent les autres habitants de la maison... bref, tout ce qui compose ce qu'on appelle « le son d'ambiance » en audiovisuel. En revanche, mon cerveau n'éprouve aucune difficulté à opérer cette distinction. C'est même son travail principal en continu : il sépare le global en éléments qui ne sont distincts que par le fait de son activité – car tous sont également portés par le signal acoustique sans distinction.

Pour faire table rase de tous les conditionnements inconscients, le processus de conceptualisation « débute à des zéros locaux de conceptualisation, en y représentant la capture de fragments de substance physique purement factuelle, encore a-conceptuelle, qui par la suite sont traités comme une matière première pour des sémantisations progressives. Ces sémantisations constituent le cœur même de l'entière démarche » (Mugur-Schächter, 2006, p. 25). La méthode MCR prône ainsi que dans tous les cas, l'observateur-chercheur crée une entité-objet qui ne préexistait pas, souvent tout à fait indépendamment des opérations de qualification qui ne sont réalisées qu'ensuite. Celles-ci sont en outre doublement relatives : le mode de génération de l'entité-objet, en produisant le fragment de matière première support de la future connaissance, peut exclure certains examens ou en favoriser d'autres ; les modes d'examen influencent également les qualifications produites.

¹ Notons que les notions d'intérieur et d'extérieur à IC nécessiteraient elles aussi une analyse critique approfondie, tant l'enchevêtrement éactif entre IC et son milieu est indémêlable. Nous laissons en suspens cette question, pourtant essentielle, et qui nécessitera d'autres travaux. Une première contribution à cette réflexion sera publiée en 2017 (Leleu-Merviel, 2017).

Les chaînes d'opérations commencent donc systématiquement par une extraction légalisée de fragments de pure factualité physique. Ces captures se font en-dessous de la conceptualisation, dans l'infra-conceptuel, c'est-à-dire dans le magma indifférencié du non-perçu ou des perçus indistincts.

Ce découpage montre bien le « canon descriptionnel » à l'œuvre : saisie de fragments de substance a-conceptuelle, génération de l'entité-objet, choix explicite de propriétés ou aspects qualifiants répondant à des buts précis, méthodologie et appareillage – théoriques et/ou artefactuels – pour effectuer la qualification. C'est l'ensemble de ces éléments, maintenus ensemble en cohérence, qui contribue à « l'horizon de pertinence » des représentations conceptuelles. Le « coup » tiré par ce canon descriptionnel produit les « données » qui sont toujours « focalisées » par rapport à un but précis. Ainsi apparaissent-elles désormais exactement contraires à du « naturel prêt à saisir », mais comme des construits façonnés par la méthode de construction, laquelle relève d'un choix cognitif – volontaire et totalement assumé dans la démarche scientifique, souvent réflexe dans la vie courante. Aussi sera-t-il bien plus juste de parler de « saisies » de réel, *capta*², plutôt que de « données », *data*. Nous aboutissons ainsi à la définition suivante.

DEFINITION – un **captum** est un fragment de saisie aspectuelle brute. Les *capta* sont brutes au sens où les saisies sont non qualifiées. Ce sont des *infra-data* : dans un second temps, leur conversion dans un moule sémantique et syntaxique préformé les traduit en *data*.

Le résultat important obtenu ici est qu'une « saisie » est une capture aspectuelle brute d'un signal perçu par le récepteur. Ce n'est pas une « donnée ». Si je considère par exemple le sens de la vision, au niveau des *capta*, je vois. Il n'y a pas de mots pour ce que je vois, pas de figure ou dessin, pas de formule. Simplement, je vois. J'ai isolé un fragment de mon champ visuel, que j'ai constitué en objet par une découpe conceptuelle purement abstraite, et je vois quelque chose que je ne sais pas encore qualifier. Les *capta* sont un préalable au *data*, encore une fois ce sont des *infra-data*. Les *capta* sont des saisies aspectuelles non qualifiées portant sur des fragments focalisés de réel. Aucun code ou langage, aucune règle sémantique ou syntaxique n'est encore apparue à ce niveau. Par exemple, un médecin prévenant peut montrer une de ses radiographies à un patient : celui-ci la voit, c'est-à-dire qu'il va être en mesure de générer des *capta* de vision. En revanche, sauf à être lui-même spécialiste, il ne sera pas en mesure de les interpréter. En fait, il ne « verra » rien. Pas de « vue » au sens où nous l'entendons. Car ne disposant pas du code de lecture approprié, il ne saura ni déchiffrer ni décrypter ce qu'il voit.

La prise en compte de cette dimension supplémentaire, celle du code ou du langage et de ses règles syntaxiques et sémantiques, est ce qui permet le passage des *capta*, ou *infra-data*, aux *data*, passage dont l'observation va faire l'objet du paragraphe suivant.

2 Les données : matière première de la sémantisation

L'épistémologie constructiviste de l'Ecole de Palo Alto (Le Moigne, 1995) constitue le soutènement de l'approche développée ici.

² *Data* est en latin le pluriel de *datum* supin du verbe *do, das, dare, dedi, datum* qui signifie donner. *Capta* est le pluriel de *captum* supin du verbe *capio, capis, capere, cepi, captum* qui signifie capturer, prendre, saisir, s'emparer.

2.1 La diaphorie selon Floridi

La définition relationnelle de l'information de Luciano Floridi (2005/2011³) repose sur les données. Mais dans sa théorie, on ne peut séparer les diaphories-sources (différences nouménales du monde en soi), de la GDI, qui pose que l'entrée dans le processus requiert l'assemblage de une ou plusieurs données, formées correctement – c'est-à-dire dans le respect des règles syntaxiques qui régissent un code donné – et significatives – *i.e.* celles-ci s'exécutent selon les règles sémantiques d'un système de communication donné (code ou langage), les rendant propres à l'interprétation. On voit donc que le code et le langage façonnent la donnée d'origine en imposant leurs formalismes. Et pourtant, dans l'approche de Floridi, leur intervention est totalement occultée dans la saisie de la donnée elle-même, assimilée purement et simplement par Floridi à la diaphorie⁴ perçue.

Il semble incontestable que les *données* fournissent la matière première de l'information, qu'elles en constituent l'étoffe, mais l'apparente évidence des données selon Floridi nécessite d'être réinterrogée, car les données ne s'imposent pas d'elles-mêmes : elles résultent d'un acte d'extraction, de lecture puis de traduction de la part d'un sujet agissant. Et cet acte porte les traces d'un choix – souvent involontaire, mais bien réel. Les données sont toujours sélectionnées, transformées à partir des saisies et converties sous forme codée dans le cadre d'un horizon de pertinence préétabli. Certes, les données procèdent d'une différence ou d'un manque d'uniformité observé dans un contexte, mais elles résultent d'un certain cadrage que traduit l'horizon de pertinence (lequel ne se fait pas au hasard et appelle toujours un sujet agissant).

2.2 La qualification de l'entité-objet

Ainsi, après la première phase de découpe dans le tissu des interactions indistinctes, et la deuxième phase de génération d'une entité-objet, la troisième phase est celle de la qualification de cette entité-objet, où l'IC convertit ses saisies en données : c'est la phase de transformation des *capta* en *data*. Cette opération procède d'une qualification de l'entité-objet, mais il convient de souligner qu'il existe plusieurs types de qualifications :

- langagières, *i.e.* floues ;
- graphiques, *i.e.* visuelles ;
- technico-scientifiques, *i.e.* appareillées, mesurables et quantifiées ;
- mathématiques, *i.e.* abstraites et formelles ;

et probablement bien d'autres encore.

Nous en avons vu une illustration avec le cas de la couleur esquissé précédemment.

Prenons le cas de la qualification verbale à travers une référence déjà mobilisée dans (Leleu-Merviel, 2015). La structure du langage adopté détermine la manière et les possibilités de qualifier. Alfred Korzybski, dans son étude du rôle du langage dans les processus perceptuels (1950, p. 12), cite un extrait de texte de Dorothy D. Lee (1949) qui commente la structure particulière du langage des trobrianders : « *Si j'avais à me rendre avec un trobriander dans un jardin où le taytu, une espèce d'igname, vient d'être cueilli, je reviendrais en vous disant : « Il y a là d'excellents taytus, ils sont tout juste à point, grands et parfaitement conformés ; ils n'ont pas une brunissure, pas une tache ; gentiment arrondis aux extrémités et sans bout pointu ; tout a été cueilli d'un seul coup, il n'y aura pas de second glanage. » Le trobriander lui, reviendra en disant « taytu » ; et dans ce mot il aura dit tout ce que*

³ Cet article, paru une première fois en 2005, a été substantiellement révisé par Floridi en 2011. Cependant, la révision ne touche pas les concepts invoqués ici.

⁴ Diaphorie = différence.

moi je vous ai dit et même plus. Même la phrase « il y a des taytus » représenterait une tautologie puisque l'existence est impliquée dans l'essence, puisque en fait elle est un des ingrédients de l'essence pour le trobriander. Et tous les attributs, même s'il pouvait dans son propre langage trouver des mots, là, sous la main, pour les exprimer, constitueraient une tautologie puisque le concept de taytu les contient tous. En fait, si un seul de ces qualificatifs était absent, l'objet ne serait pas un taytu. Un tel tubercule, s'il n'est pas à un stade de maturité permettant la récolte, n'est pas un taytu. S'il n'est pas mûr, c'est un bwabava. S'il est trop mûr, vidé, ce n'est pas un taytu ramolli mais quelque chose d'autre encore, un yowana. S'il est taché de rouille, c'est un nukumokuna. S'il a des taches de décomposition c'est un taboula. S'il est difforme, c'est un usasu. S'il est de forme parfaite mais petit, c'est un yagogu. Si le tubercule, quelle que soit sa forme ou sa qualité, provient d'un glanage d'après saison, c'est un ulumadala. Quand le tubercule trop mûr, c'est-à-dire le yowana, projette des pousses sous terre ce n'est pas un yowana qui germe, mais un silisata. Quand de nouveaux tubercules se sont formés sur ses pousses ce n'est pas un silisata mais un gadena [...] Comme l'être est identifié avec l'objet, il n'y a pas de mot pour le verbe être ; comme l'existence est immuable, il n'y a pas de mot signifiant devenir ».

Cet exemple montre que la transformation des saisies, *capta*, résultant des captures d'interaction – un simple examen visuel dans le cas cité – en données, *data* (ici verbales), obéit à la sémantique et à la syntaxe du langage mobilisé. Sinon, les données seraient incorrectes au sens de la condition GDI 2 de Floridi. On observe que, en effet, la conversion des *capta* en *data* fournit l'étoffe du langage. Mais *a contrario*, la qualification est contrainte par le moule formel du langage mobilisé, et ne peut en excéder les possibles : ceci conditionne en retour la mise en données des saisies brutes résultats de l'interaction. Cela détermine également une façon contrainte, et souvent inconsciemment contrainte, de penser les phénomènes. Dans l'exemple fourni par Dorothy D. Lee, il est frappant de constater que le prédicat (adjectif qualificatif) apposé à un substantif n'existe pas, et que chaque changement d'état conduit à un substantif différent. D'ailleurs, la fin de la citation le confirme : les trobrianders pensent des successions d'êtres différents, et ne conceptualisent pas l'évolution ou la transformation ; pour eux, l'être est immuable, il ne saurait changer, il disparaît au profit d'un autre.

2.3 Formalisation rigoureuse de la qualification d'une entité-objet

Au plan général, la qualification s'effectue à travers des caractéristiques d'aspects et leurs valeurs, recueillies puis consignées dans un formalisme convenu. Mioara Mugur-Schächter (2006, 2009) nous invite à considérer qu'un aspect *g* est considéré comme entièrement spécifié si et seulement si sont spécifiées explicitement :

- une définition – conceptuelle ou factuelle ou les deux – à la fois de l'aspect *g* et de ses valeurs possibles,
- une procédure effectivement réalisable d'examen selon l'aspect *g*.

Se pose ainsi l'exigence de spécifier une règle de codage de tout résultat observable d'un *g*-examen, en termes d'une valeur *gk* de l'aspect *g* et une seule. En outre, deux types d'observations peuvent être conduits lors de la procédure d'examen :

- des observations physico-biologiques, directes, à l'aide des capteurs sensoriels et/ou sensibles naturels ;
- des observations appareillées et/ou instrumentées (microphone, microscope, lunettes, scanner...).

Moyennant le respect de ces conditions, *gk* est alors une donnée de qualification aspectuelle.

Au final, une description de l'entité-objet consiste en une grille de qualification, composée d'un nombre arbitrairement grand mais fini de qualifications aspectuelles. Elle est définie comme une vue sur l'entité-objet, composée donc d'un nombre arbitrairement grand mais fini de données rassemblées en paquets cohérents qui composent les diverses vues-aspects.

2.4 Des *capta* aux *data*

Les paramètres consignés dans la vue-aspect sont, moyennant le respect des conditions indiquées ci-dessus, les premiers candidats au statut de données. Sélectionnés relativement à un but, ils traduisent la dimension pragmatique et située du processus informationnel. Ils peuvent en outre être de nature qualitative ou quantitative. Cette adoption terminologique est en cohérence avec l'ancienne définition de Jacques Mèlèse (1979) :

DEFINITION – Une donnée est un enregistrement, dans un code convenu par un groupe social, de certains attributs d'un objet ou d'un événement.

Les « paramètres » ou « traits » qui caractérisent les entités-objets, les « propriétés », les « attributs » de la définition de Mèlèse correspondent aux « aspects », « dimensions de qualification » ou « qualia » mis en évidence par Mugur-Schächter. Tous deviennent indifféremment, par consignation et/ou enregistrement de leurs valeurs dans une forme précontrainte, des données. Cette procédure de consignation et/ou d'enregistrement correspond très exactement au passage des DDD1 *diaphora de re*, discontinuités ou différences a-conceptuelles, aux DDD2 *diaphora de signo*, traductions en variations dans la perception de deux signaux physiques, puis aux DDD3 *diaphora de dicto* : puisque les données sont déjà respectueuses d'un langage ou d'un code, ce sont donc des symboles dans la théorie de Luciano Floridi – qui néanmoins ne s'épanche pas sur les conditions de cette traduction.

2.5 Un exemple : la carte et le territoire

Pour illustrer concrètement les notions pour l'instant un peu abstraites d'aspects, de dimension ou de grille de qualification, on peut appeler à la rescousse l'exemple très classique de la « carte » et du « territoire », introduit initialement par Alfred Korzybski (1950). Un territoire est un fragment de réel, doté d'une multitude de caractéristiques de toutes natures. Comme le dit Korzybski (1950, p. 25) : « *Les prémisses sont très simples [...] : une carte n'est pas le territoire ; une carte ne couvre pas tout le territoire* ». Conformément à notre approche, le territoire est de l'ordre du noumène, un réel-en-soi antérieur à toute expérience humaine. Une carte simplifie drastiquement l'infinie complexité d'un territoire en ne retenant qu'un nombre extrêmement restreint d'aspects qui le caractérisent. Un mode de figuration convenu transforme enfin les *capta* aspectuels en une figuration codée sous forme de carte.

Ainsi, dans la figure 4, le couple (x,y) de positions dans l'espace géométrique projeté sur un plan porte : 1) les positions des autoroutes sur le territoire (carte jaune) ; 2) le niveau d'ensoleillement du territoire en 12 niveaux discrets (carte rouge) ; 3) la prévalence de l'obésité sur le territoire en 5 niveaux discrets (carte verte). Dans la dernière, la distance euclidienne entre Paris et les autres grandes villes de France est remplacée par la durée du trajet en TGV.

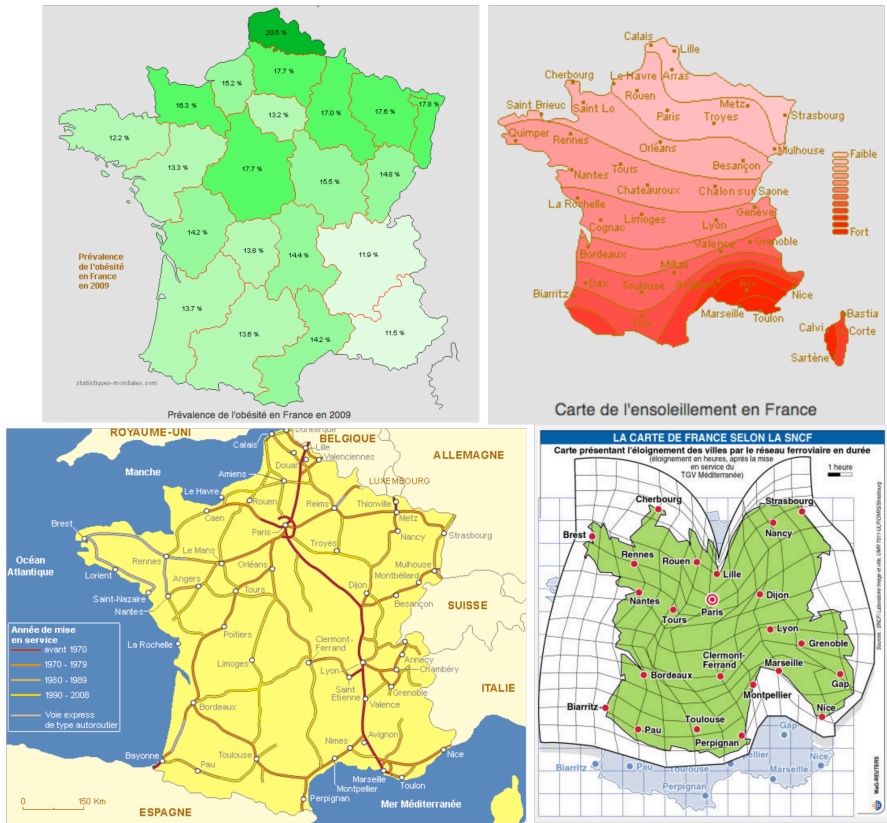


Figure 4. *Quatre choix différents d'aspects retenus sur des cartes de France, parmi une infinité de possibilités*

3 Agrégats : superstructures significantes

A rebours de ce que postule la GDI de Luciano Floridi, certains travaux posent que les amas de données ne sont pas l'information. Il est vrai que des collections de données en masse, mais informes, ne livrent souvent pas grand' chose au plan de la signifiante.

C'est notamment le postulat du modèle par *patterns* de Marcia J. Bates.

3.1 Retour sur les *patterns* : données essentielles ou constructions mentales ?

Rappelons qu'à l'origine de l'approche par *patterns*, Marcia J. Bates essaie de concilier une perspective « subjective » (propre aux sciences humaines) et une perspective « objective » héritière des sciences positives. On pourra se référer aux textes d'origine, (Bates, 2005) et (Bates, 2006), pour appréhender complètement la théorie qu'elle propose.

(Bates, 2005 : 11) distingue information 1, information 2 et connaissance :

- *Information 1 is defined as the pattern of organization of matter and energy*⁵ ;

⁵ « L'information 1 est définie comme un pattern d'organisation de matière et d'énergie ».

- *Information 2 is defined as some pattern of organization of matter and energy that has been given meaning by a living being⁶ ;*
- *Knowledge is defined as information given meaning and integrated with other contents of understanding⁷.*

L'idée de *pattern*⁸ dans l'*information 2* laisse présumer qu'un certain nombre de traits sont assemblés pour former un tout cohérent du point de vue d'IC. Le *pattern* se caractérise comme un assemblage dépassant la somme des parties, quelque chose de qualitativement nouveau et de distinctif : il rejoint les concepts d'ordre, d'architecture, d'ordonnement, de structure.

Dans la vision de Bates, l'information, au même titre que l'énergie, est conçue comme une propriété essentielle de l'univers : celui-ci est supposé objectivement obéir à des *patterns* organisationnels et/ou structurels de matière et d'énergie, qu'un IC y prête attention ou pas. Cette façon de voir a été critiquée par Rafael Capurro et Birger Hjørland (2003), parmi d'autres, qui lui préfèrent une conception située et subjective de l'information, où l'IC est nécessaire, conformément à l'hypothèse de Bateson. C'est aussi la posture adoptée ici.

Même si le concept de *pattern* tel qu'exposé par Marcia Bates est productif et fécond, le renvoi strict vers la matière ou l'énergie en limite la portée, car les objets symboliques ou psychiques et les opérations mentales, logiques ou calculatoires, ne peuvent y figurer. Par ailleurs, cette controverse sur le caractère essentiel ou construit du *pattern* en entache la puissance, et nous oriente vers un autre terme.

3.2 Retour sur la théorie de la *Gestalt*

L'idée d'un assemblage nouveau et distinctif dépassant la somme des parties n'est pas sans rappeler la théorie de la *Gestalt*. En effet, les termes en sont fortement similaires.

Christian von Ehrenfels (1988) fut, avec d'autres, à l'origine de la théorie de la *Gestalt* (de l'allemand « *gestalten* », mettre en forme, donner une structure signifiante : on voit que le terme lui-même est en lien direct avec notre problématique). Son postulat fondateur est que l'environnement est visuellement tellement complexe que l'IC est contraint de l'ordonner et de le simplifier afin de lui apposer une structure signifiante. Le résultat de ce processus, la *Gestalt*, est une forme qui produit du sens pour celui qui la perçoit car elle est structurante et organisante. On voit donc que le concept de *Gestalt* obéit à plusieurs prérequis introduits précédemment : il répond à l'impératif de structure minimale cohérente, permettant de compresser les données et de schématiser pour éviter la surcharge cognitive, comme le pose Joëlle Proust (2003) ; il rejoint en outre la vision de Marcia Bates dans le fait qu'un certain nombre de traits sont assemblés pour former un tout cohérent dont l'assemblage dépasse la somme des parties.

⁶ « L'information 2 est définie comme un certain pattern d'organisation de matière et d'énergie auquel un être vivant accorde une signification ».

⁷ « La connaissance est définie comme de l'information dotée de signifiante et reliée à d'autres éléments de compréhension ».

⁸ *Pattern* est partiellement traduisible par canevas, dessin. L'office québécois de la langue française propose une série de traductions pour remplacer le terme en français : modèle, schéma, schème, thème, système, structure, type, structure-type, combinaison, répartition, profil, physiologie, patron, motif. Il reconnaît néanmoins que « il n'existe pas en français un terme unique qui puisse remplacer *pattern* dans tous les cas, mais plutôt de nombreux équivalents possibles parmi lesquels il faut choisir selon le contexte et la réalité précise à désigner ». Pour cette raison, on gardera le mot anglais *pattern* (en suivant l'exemple des ingénieurs). Il désigne de fait un « modèle de structure », une « structure-type », ou encore la « forme caractéristique que prennent les diverses composantes d'un tout ».

Bien que lui aussi très riche, ce deuxième concept présente également quelques difficultés. La première est qu'il est associé principalement aux saisies visuelles. Même si des travaux ont été menés pour appliquer la théorie de la *Gestalt* dans le domaine musical (une symphonie est autre chose qu'une succession et un empilement de sons...), c'est dans le visuel qu'il se déploie avec le plus de pertinence. Par ailleurs, la théorie de la *Gestalt* comporte quatre principes de base (principe de l'émergence, principe de la réification, principe de la multistabilité, et principe de l'invariance) et huit lois (loi de clôture, loi de séparation fond/forme, loi de proximité, loi de similarité, loi de continuité, loi de destin commun, loi de symétrie et loi de prégnance), dont la productivité n'est pas démontrée dans le cadre élargi qui est le nôtre. Ensuite, le concept est fortement associé aujourd'hui à une méthode thérapeutique, la *Gestalt Therapy*, ce qui, une fois encore, grève la généralité de son emploi. Enfin, les théoriciens de la *Gestalt* pensent que la saisie de la forme globale est primordiale dans la perception : nous saisirions des formes globales avant toute autre chose, ce qui est là aussi sujet à caution. Pour toutes ces raisons, nous ne retenons pas le terme tout en conservant les idées.

3.3 L'agrégat en soutènement au point de vue

Pattern en anglais a deux significations : motif (comme les motifs répétitifs d'un papier peint) et configuration. Comme le montre la théorie de la *Gestalt*, ce qui apparaît déterminant dans la conversion des données en signification est l'émergence d'entités de plus haut niveau que les données, entités nouvelles et distinctives, qui maintiennent le tout en cohérence. Ces entités ne répondent pas à des propriétés intrinsèques de l'objet observé (rien de fondé lorsque nous reconnaissons un visage dans un nuage, par paréidolie⁹) mais font l'objet de constructions de la part de l'IC.

Configuration, composition, réunion, rassemblement, combinaison, assemblage, ... les mots ne manquent pas pour désigner ce dont il s'agit. A tous ces termes nous préférons celui d'« agrégat ». En effet, les données sont agrégées pour former des structures minimales cohérentes, qui compressent le volume des données signifiantes, en les structurant et en les organisant. De fait, étymologiquement, un agrégat est par définition une « réunion d'éléments juxtaposés, généralement hétérogènes, présentant entre eux une certaine cohésion et formant un tout compact¹⁰. Ensemble d'éléments constituant un tout, mais n'ayant pas de forme définie, d'organisation, d'unité véritable ou de finalité ». De son côté, Wikipédia indique que « agrégat » provient du latin *aggregare* qui signifie « rassembler un troupeau » à l'origine, d'où par extension la désignation d'un objet concret ou abstrait résultant de la réunion d'un ensemble d'éléments distincts qui adhèrent entre eux et forment un tout¹¹.

En outre, le terme agrégat est déjà employé en sciences, notamment en sciences économiques où il désigne des grandeurs caractéristiques obtenues par assemblage, et en informatique décisionnelle, où un agrégat est un indicateur nouveau obtenu par un cumul de données selon certains axes d'analyse. Ce dernier domaine d'emploi, qui vit sous le règne de la donnée (numérique), est tout à fait décisif dans notre choix du terme, puisque c'est précisément l'émergence d'une supra-entité à partir de données dispersées et/ou disjointes que nous cherchons à qualifier. Dès lors, cette superstructure émergente qui vient surplomber et intégrer la ou les vues définit ce que nous nommons un « regard focalisé » ou « point de vue ».

⁹ La paréidolie désigne cette volonté du cerveau de trouver une forme intelligible, compréhensible, figurative, dans un stimulus visuel informel.

¹⁰ Dictionnaire de français Larousse en ligne.

¹¹ *Aggregare* peut être traduit par joindre, associer.

DEFINITION – un **agrégat** est une superstructure de plus haut niveau que les données, une entité signifiante qui maintient le tout en cohérence, quelque chose de qualitativement nouveau et de distinctif où un certain nombre de traits sont assemblés pour former un tout dont l'assemblage dépasse la somme des parties.

A travers l'émergence d'un agrégat, les données s'assemblent et se lient entre elles pour composer la superstructure signifiante : elles perdent ainsi une grande partie de leur autonomie et deviennent des *ligata*, des « reliées ». On voit donc que le concept de donnée se déploie désormais en trois niveaux : les *capta* ou saisies aspectuelles de réel brut, les *data* ou données qui résultent d'une formalisation sémantique et syntaxique des *capta*, les *ligata* qui désignent les *data* reliées entre elles pour composer une superstructure agrégative.

3.4 Les opérations d'agrégation : un exemple basique

Supposons une collection d'objets disparates telle que celle présentée figure 5.

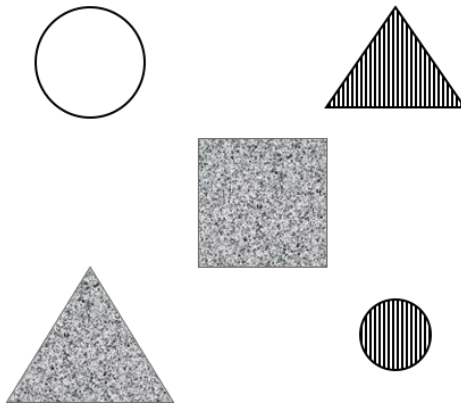


Figure 5. Une collection initialement disparate

Si on demande à un enfant d'effectuer des assemblages, ou plus précisément de « mettre ensemble » les figures de la collection initiale, on pourra voir apparaître plusieurs types de résultats.

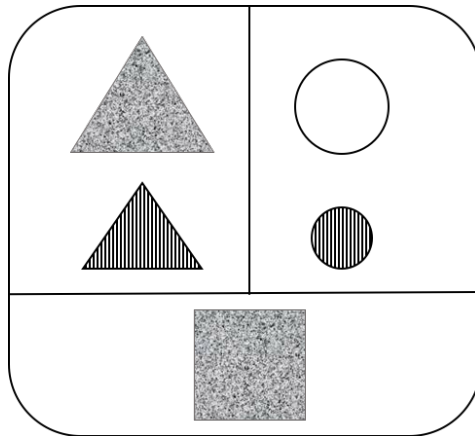


Figure 6. Une catégorisation par l'aspect de forme

Figure 6, l'enfant a procédé à un assemblage qui associe les objets sur la base d'un rapprochement par similarité d'aspect. Dans ce premier cas, c'est l'aspect de forme qui a déterminé l'assemblage. Il y a donc un ordre logique sous-jacent à l'opération. Mais les assemblages ne forment pas un tout qui dépasse la somme des parties. On obtient trois sous-ensembles (les triangles, les carrés, les cercles), définissant des classes ou des catégories, et on peut dénombrer le nombre d'éléments par catégorie (2 triangles, 2 cercles, 1 carré), rien de plus.

C'est aussi le cas de la figure 7, qui définit une autre partition où c'est cette fois l'aspect de texture qui a présidé à la catégorisation. Cette deuxième configuration est différente ; elle est également cohérente car elle respecte un autre ordre logique. Encore une fois, l'ordonnement produit n'apporte rien de plus qu'une distribution des parties. Notons que dans ce deuxième cas, il est déjà plus difficile de caractériser l'aspect par un mot unique du langage dépourvu d'ambiguïté : uni blanc, texture rayée, texture mouchetée ?

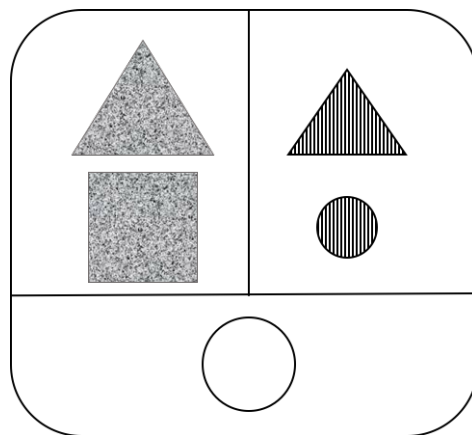


Figure 7. Une catégorisation par l'aspect de texture

Sur cette base d'observation, chaque objet de la collection est décrit par deux qualifications aspectuelles : une première de forme et une deuxième de texture. On a ainsi :

- Le cercle uni blanc ;
- Le carré texturé moucheté ;
- Le cercle texturé rayé ;
- Le triangle texturé moucheté ;
- Le triangle texturé rayé.

Il en va tout autrement avec la figure 8. Cette fois, toutes les figures sont jointes en une seule construction symbolique : une maison avec un ballon et un énorme bonhomme de neige. Ce type d'association renvoie à ce que Jean Piaget désigne comme une collection figurale. Dans ce cas, la logique sous-jacente à l'assemblage n'est plus une ressemblance interne d'ordre aspectuel entre les figures de la collection, il s'agit d'une ressemblance par coalescence entre la collection figurale et une référence « extérieure » *in absentia*. Dans ce dernier cas, le tout est cohérent pour celui qui a procédé à l'assemblage – cohérence du reste toute personnelle et pas forcément partagée par des observateurs ou des tiers – et il représente bien plus que la somme de ses parties : c'est donc un agrégat. On observe en outre qu'il procède d'un renvoi entre des signes et des référents extérieurs à la configuration symbolique, ce que nous avons déjà désigné comme le propre d'un dispositif représentationnel.

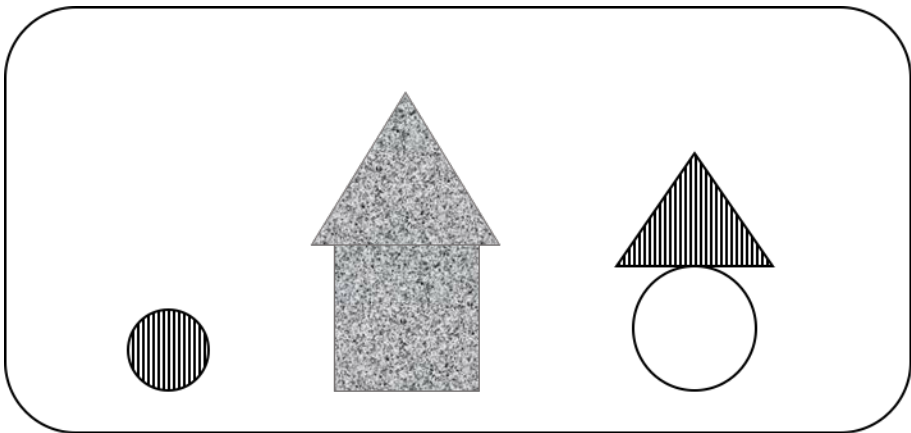


Figure 8. *Un agrégat signifiant*

Bien entendu, cet exemple est d'une simplicité extrême. Il a pour seule ambition d'illustrer les concepts introduits, notamment le concept d'aspect et le concept d'agrégat.

3.5 La coalescence au fondement des échafaudages interprétatifs

Le terme coalescence a surgi subrepticement ci-dessus, à l'évocation d'une « ressemblance par coalescence ». Il est temps de justifier le recours à ce concept.

Par définition, la coalescence est un phénomène par lequel deux substances identiques, mais dispersées, ont tendance à se réunir. En physique, on peut citer à titre d'exemple les gouttes de mercure qui, lorsqu'elles viennent à se toucher, se

rassemblent subitement pour ne faire qu'une seule goutte. Le terme est employé également pour des organes de même nature liés sans être soudés (pétales coalescents par exemple).

Claude Lévi-Strauss utilise le premier le terme de coalescence pour la figuration par l'image (d'un tableau dans son cas) dans *Regarder, écouter, lire* (Lévi-Strauss, 1993 : 31) : « *A quoi tiennent donc la puissance et les enchantements du trompe-l'œil ? A la coalescence obtenue comme par miracle d'aspects fugitifs et indéfinissables du monde sensible, avec des procédures techniques, fruit d'un savoir lentement acquis et d'un travail intellectuel, qui permettent de reconstituer et de fixer ces aspects* ». On notera la prévalence du terme « aspect » dans le texte de Claude Lévi-Strauss. Cette citation met en relief le fait que la coalescence rapproche, sur la base d'une convergence d'aspects, deux entités-objets sans rapport aucun, comme la réalité nouménale et une peinture.

Grâce aux préalables présentés précédemment, on peut décrire le processus ainsi : des aspects comparables composent des vues similaires sur lesquelles s'élaborent des agrégats identiques. Cependant, ces opérations successives de convergence progressive fusionnent à travers la lecture deux réalités nouménales et deux entités-objets sans aucun rapport entre elles (comme le monde réel et une figure plane sur une toile à base de peinture).

Comme le montre la figure 9, le processus de coalescence fusionne ce qui est assimilable (sur la base, donc, de similarités), en oubliant ou en ignorant ce qui est dissemblable, comme si une similarité avait systématiquement la prédominance sur une distinction. Par conséquent, tout se passe comme s'il y avait bascule entre les niveaux infra et supra : alors que ce sont les différences qui prévalent au niveau des *capta* qui saisissent les diaphories, ce sont les similitudes qui prennent le pas et permettent les assemblages au niveau des agrégats.

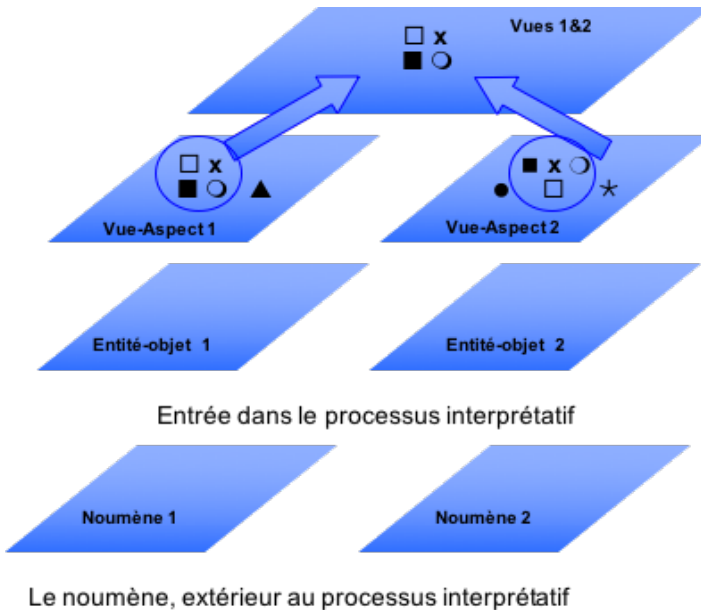


Figure 9. Echafaudage interprétatif par coalescence

Au détour de l'analyse, il apparaît que, dans la majorité des cas, la conceptualisation à la source de la signification relève bien davantage du bricolage empirique de l'interprétation ordinaire que de l'élaboration scientifique rigoureuse et pointue. C'est pourquoi la généralisation du concept d'« échafaudage interprétatif¹² » semble justifiée, même si certains échafaudages – tels ceux de la science – sont moins bricolés que d'autres, tiennent mieux debout et sont plus solides. Il n'en reste pas moins qu'ils s'appuient eux aussi sur le mur du réel, et fabriquent une structure qui lui est parallèle, ne lui ressemble en rien, mais se contente d'en suivre assez grossièrement les contours.

3.6 La paréidolie pour illustrer les échafaudages interprétatifs par coalescence

Reprenons l'exemple de la paréidolie cité au paragraphe 3.3 ci-dessus pour illustrer le concept d'agrégat. Le moteur de recherche du web renvoie l'image ci-dessous sur la requête *Visage dans les nuages* (site *Des nuages aux formes étonnantes voir¹³ franchement bizarres AWAZIN*, tous droits réservés).



Figure 10. *Un visage dans les nuages par paréidolie*

La question est : « que voit-on dans cette image ? ». A l'observation, les données sont tissées entre elles pour conduire à ce résultat : la zone A est associée à

¹² *Interpretive scaffolding* en anglais.

¹³ Sic...

un œil, la zone B à un nez, la zone C à une bouche, la zone D à un menton et un cou, enfin les deux zones E à des cheveux, et donc le tout en cohérence à un visage.

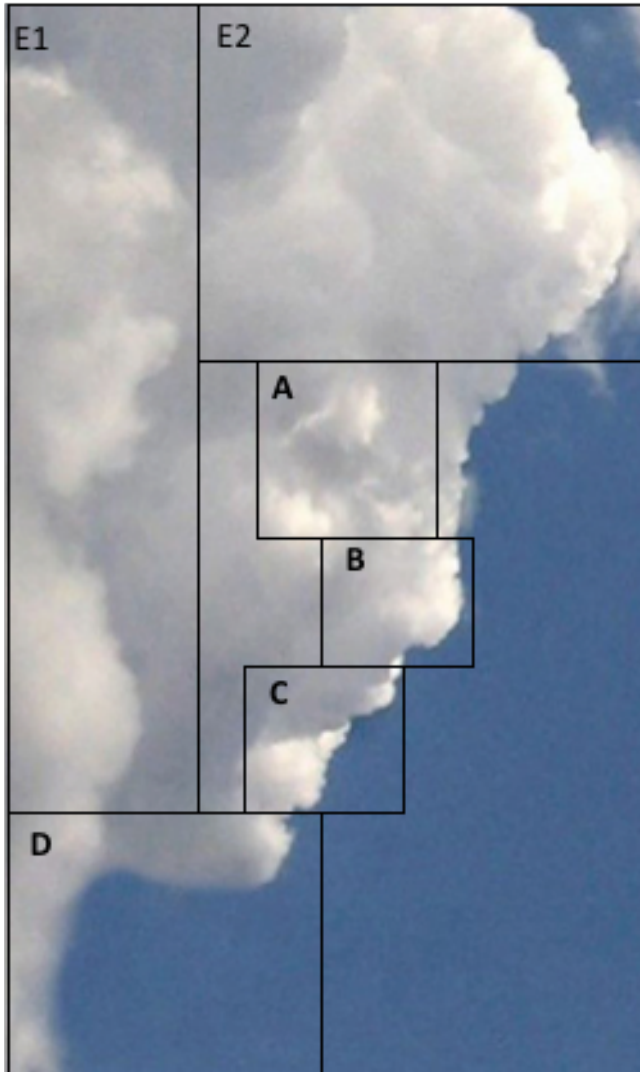


Figure 11. *Découpage en zones agrégatives significatives*

Mais c'est bien l'agrégat qui induit cette qualification par coalescence. Car aucune de ces zones, observée isolément du contexte global, ne produit la même interprétation, comme le montrent les détails repris dans les figures ci-dessous.

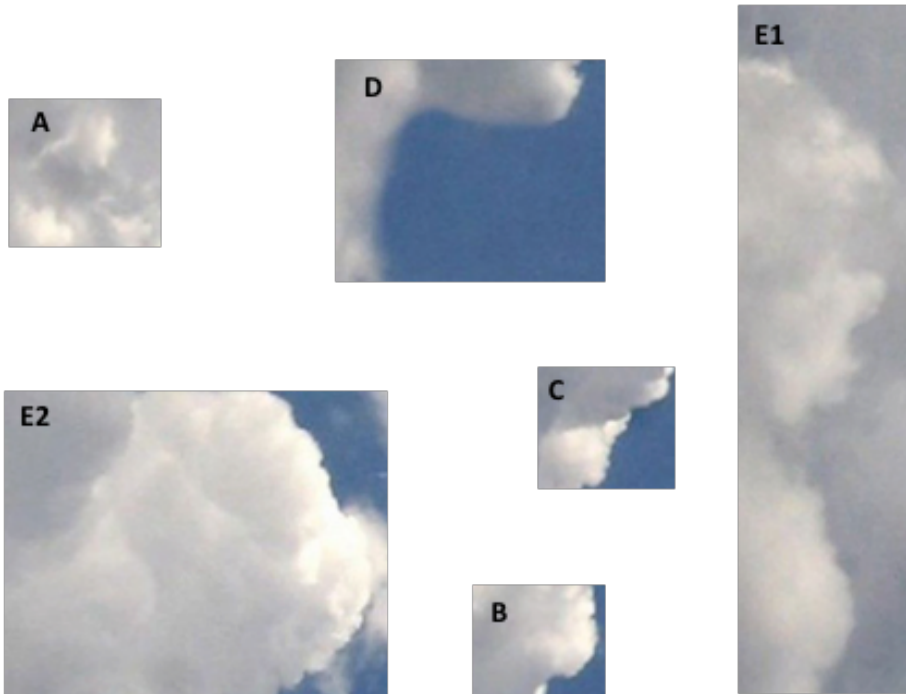


Figure 12. *La dissociation de l'agrégat en zones isolées*

Une fois encore, non seulement la superstructure agrégative se présente comme une entité signifiante qui maintient une cohérence globale par reliance et tissage¹⁴, mais on voit bien que certains aspects se révèlent à l'assemblage et n'existent pas en dehors de cet assemblage. Donc, non seulement la signifiante émerge de l'échafaudage interprétatif bricolé, non seulement cette émergence résulte de la supra-entité agrégative, mais les attributions aspectuelles des sous-parties de la vue peuvent ne pas exister en-deçà de l'agrégat. C'est en ce sens que les *data* se convertissent en *ligata* : les qualifications aspectuelles se révèlent à travers l'agrégat qui les tisse et les relie et n'existent pas au niveau *infra* des amas de données non agrégées.

3.7 Au final

Nous postulons qu'un environnement différentiel – *diaphora de re* – est saisi par des *capta* – *diaphora de signo*, variations de signal –, perçus bruts a-conceptuels qui sont ensuite convertis en données – *diaphora de dicto*, signes conformes à un moule sémantique et syntaxique préformé, et ainsi codés dans un certain langage prédéfini – par un système interprétant qui leur prête attention et les observe (éventuellement au moyen d'équipements spécifiques : microscope, lunette astronomique, appareil de radiographie...). Cet intérêt particulier génère une interaction entre l'IC et l'environnement. Au cours de cette interaction, de plus hauts niveaux d'organisation, en relation avec le contexte, la situation, les objectifs spécifiques...

¹⁴ La *reliance* est évidemment le terme promu par Edgard Morin (1994) tandis que le *tissage* est un hommage à l'ouvrage fondateur de Mioara Mugur-Schächter (2006) *Sur le tissage des connaissances*.

apparaissent à l'interprétant : ces *agrégats* de plus haut niveau forment le support de ce que nous appelons le « regard focalisé » ou « point de vue » sur le phénomène. Ils ne répondent pas à des propriétés intrinsèques de l'univers, mais font l'objet de constructions de la part de l'entité interprétante. Ces constructions sémantiques sont subjectives, partiales, situées géographiquement et temporellement datées (alors que les *capta* sont infra-conceptuels, au plus proche des faits du noumène et convertis ensuite en *data* à travers la formalisation).

Ceci est cohérent avec le postulat de Capurro *et al.* (2003) : «*To consider something information is thus always to consider it as informative in relation to some possible question... What is information for one person in one situation needs not be information for another person or in another situation!*»¹⁵. Les données apparaissent donc comme le produit fini du processus de capture et traduction du réel, et simultanément comme la matière première à l'entrée du processus de signification (le faire-sens), lequel provoque ce que Bateson appelle une réponse – nous n'approfondissons pas ici la notion de « réponse ».

Le schéma de la figure 13 est une tentative de conciliation entre les diverses théories rapidement exposées ici. Il détaille les différentes strates du processus de signification qui conduit l'être humain interprétant des diaphories réelles du noumène (définitivement inatteignable en soi) aux agrégats, superstructures organisantes qui caractérisent le niveau sémantique le plus élevé du processus.

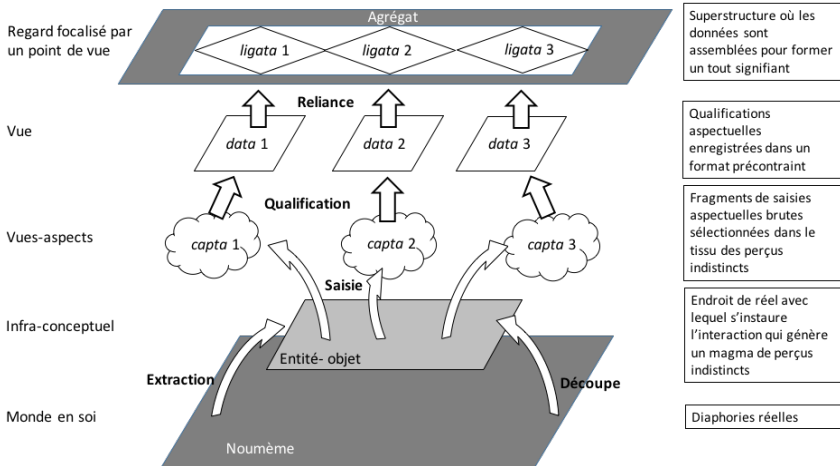


Figure 13. Du noumène aux agrégats via la conceptualisation : synthèse

4 La relativité radicale d'un horizon de pertinence

Dans l'exposé ci-dessus, le concept d'horizon de pertinence s'est imposé, mais il n'a fait l'objet que d'une présentation rapide et superficielle. Il convient désormais

¹⁵ « Considérer quelque chose comme une information est ainsi toujours le considérer comme informatif au regard d'une question potentielle... Ce qui est information pour une personne dans une situation donnée ne l'est pas nécessairement pour une autre personne, ou pour la même personne dans une autre situation » (ma traduction).

de revenir sur les deux composantes qui en forment la souche, l'horizon d'attente de Jauss (1978) et la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1989), pour préciser ce dont il s'agit exactement.

4.1 L'horizon d'attente de Hans Robert Jauss (1978)

Pour un centrage sur la réception

Travaillant sur l'histoire de la littérature, Hans Robert Jauss pose d'emblée sa problématique en des termes communicationnels qui le conduisent à placer au centre de la réflexion les effets produits sur le récepteur : « *L'historicité de la littérature et son caractère de communication impliquent, entre l'œuvre traditionnelle, le public et l'œuvre nouvelle un rapport d'échange et d'évolution – rapport que l'on peut saisir à l'aide de catégories comme message et destinataire, question et réponse, problème et solution. Ce circuit fermé d'une esthétique de la production et de la représentation, où la méthodologie de la recherche littéraire est jusqu'ici restée pour l'essentiel confinée, doit donc être ouvert, et déboucher sur une esthétique de la réception et de l'effet produit* » (Jauss, 1978, p. 49).

Cette posture rejoint celle que nous avons adoptée depuis le début. En effet, dans la préface de l'ouvrage en version française chez Tel Gallimard, Jean Starobinski note : « *L'attention portée ainsi sur le destinataire, répondant et "actualisateur" de l'œuvre, rattache la pensée de Jauss à des antécédents aristotéliens ou kantiens : car Aristote et Kant sont à peu près les seuls, dans le passé, à avoir élaboré des esthétiques où les effets de l'art sur le destinataire ont été systématiquement pris en considération* » (Jauss, 1978, p. 12).

Introduction à la notion d'horizon d'attente

Ayant avancé la nécessité d'une « esthétique de l'effet produit et de la réception », Jauss (1978, p. 52-53) introduit l'horizon d'attente sans en donner réellement de définition formalisée. Il avance que l'œuvre littéraire « *est bien plutôt faite, comme une partition, pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle qui arrache le texte à la matérialité des mots et actualise son existence : "parole qui doit, en même temps qu'elle lui parle, créer un interlocuteur capable de l'entendre!"* »¹⁶. Il évoque ensuite le « surgissement d'une nouvelle intelligence de l'œuvre » pour laquelle il prend le *Perceval* de Chrétien de Troyes en exemple.

« *Le Perceval ne devient événement littéraire que pour son lecteur, qui lit cette dernière œuvre de Chrétien en se souvenant des précédentes, qui perçoit sa particularité en la comparant avec celles-ci et avec d'autres qu'il connaît déjà, et qui dégage ainsi les nouveaux critères dont il usera pour juger les œuvres à venir. [...] [L'événement littéraire] ne peut continuer d'exercer une action qu'autant qu'il est encore ou de nouveau "reçu" par la postérité, qu'il se trouve des lecteurs pour se le réapproprier ou des auteurs pour vouloir l'imiter, le dépasser ou le réfuter. La littérature en tant que continuité événementielle cohérente ne se constitue qu'au moment où elle devient l'objet de l'expérience littéraire des contemporains et de la postérité – lecteurs, critiques et auteurs, selon l'horizon d'attente qui leur est propre. Il ne sera donc possible de comprendre et de décrire l'histoire de la littérature dans ce qu'elle a de spécifique, que s'il est possible aussi de faire accéder à l'objectivité cet horizon d'attente* » (Jauss, 1978, p. 53).

Une traduction cognitive généralisée de l'horizon d'attente

Comme toute expérience effective, l'expérience nouvelle jusqu'alors inconnue comporte une « *préscience (Vorwissen) qui fait partie de l'expérience elle-même, sans laquelle la nouveauté dont nous prenons connaissance ne pourrait pas même être objet d'expérience, et qui la rend, en quelque sorte, déchiffrable dans le contexte de l'expérience déjà acquise* » (Buck, 1967, p. 56).

¹⁶ (Picon, 1953, p. 34).

Cette généralisation en termes d'expérience cognitive permet à Hans Robert Jauss de poursuivre pour l'expérience littéraire : « *Le texte nouveau évoque pour le lecteur (ou l'auditeur) tout un ensemble d'attente et de règles du jeu avec lesquelles les textes antérieurs l'ont familiarisé et qui, au fil de la lecture, peuvent être modulées, corrigées, modifiées ou simplement reproduites. [...] Lorsqu'elle atteint le niveau de l'interprétation, la réception d'un texte présuppose toujours le contexte d'expérience antérieure dans lequel s'inscrit la perception esthétique : le problème de la subjectivité de l'interprétation et du goût chez le lecteur isolé ou dans les différentes catégories de lecteurs ne peut être posé de façon pertinente que si l'on a d'abord reconstitué cet horizon d'une expérience esthétique intersubjective préalable qui fonde toute compréhension individuelle d'un texte et l'effet qu'il produit* » (Jauss, 1978, p. 56).

Si l'on échappe au contexte restreint de l'interprétation des textes littéraires et que l'on tente un élargissement des idées avancées, on rencontre alors l'idée générale d'horizon telle qu'elle apparaît chez d'autres auteurs. Citons parmi d'autres Edmond Husserl : « *L'expression d'horizon de vécu ne désigne pas seulement [...] l'horizon de temporalité phénoménologique [...], mais des différences introduites par des modes de données répondant à un nouveau type* » (Husserl, 1950, p. 277-280). Ou encore Gadamer (1960, p. 147) : « *L'horizon du présent est en formation perpétuelle dans la mesure où il faut perpétuellement mettre à l'épreuve nos préjugés. C'est d'une telle mise à l'épreuve que relève elle aussi la rencontre avec le passé et la compréhension de la tradition dont nous sommes issus. L'horizon du présent ne peut donc absolument pas se former sans le passé. Il n'y a pas plus d'horizon du présent qui puisse exister séparément qu'il n'y a d'horizons historiques qu'on puisse conquérir. La compréhension consiste bien plutôt dans le processus de fusion de ces horizons qu'on prétend isoler les uns des autres* ».

4.2 La pertinence selon Dan Sperber et Deirdre Wilson (1989)

Dan Sperber et Deirdre Wilson (1989) abordent également des questions en lien étroit avec notre problématique : « *De quelle forme d'information partagée disposent les humains ? Comment l'information partagée est-elle exploitée dans la communication ? Qu'est-ce qu'être pertinent et comment y parvient-on ? Quel rôle la recherche de la pertinence joue-t-elle dans la communication ?* » (Sperber & Wilson, 1989, p. 64). Même s'ils le font dans le strict cadre de l'échange verbal et de l'interprétation des énoncés linguistiques, qui n'est pas le nôtre, et si leur approche de l'information ne converge pas avec celle des sciences de l'information et de la communication, l'apport de leurs recherches peut s'avérer fructueux.

La communication et l'information selon Sperber et Wilson (1989)

De fait, leur ouvrage de synthèse sur la pertinence commence par des définitions qui situent leur réflexion. Ainsi, dès la première page, ils énoncent : « *La communication est un processus qui met en jeu deux dispositifs de traitement de l'information. L'un des dispositifs modifie l'environnement physique de l'autre. Ceci a pour effet d'amener le second dispositif à construire des représentations semblables à certaines des représentations contenues dans le premier* » (Sperber & Wilson, 1989, p. 11). Cette définition se prête à une visée qui est celle de la communication réduite aux actes de langage. Conforme au modèle émetteur-récepteur, elle se situe très loin de l'approche énative varélienne où deux milieux sont en interaction constante et s'influencent réciproquement sans discontinuer, qui est la nôtre.

En outre, cette définition de la communication est dépendante de celle de l'information. Qu'en est-il en ce qui la concerne ? « *Nous considérons simplement que sont communiquées des "pensées", des "hypothèses" ou de l'"information". Par pensées, nous entendons des représentations conceptuelles (par opposition à des représentations sensorielles ou à des états émotionnels). Par hypothèses, nous entendons des pensées que l'individu traite comme des représentations du monde réel (par opposition à des fictions, des désirs ou des représentations de*

représentations). Certains auteurs (Dretske 1981 par exemple) n'utilisent les termes "information" et "informer" que lorsqu'ils parlent de la représentation ou de la transmission de faits ; pour eux, toute information est vraie par définition. Nous donnerons un sens plus général à ces termes et traiterons comme de l'information non seulement les faits mais aussi les hypothèses fausses et douteuses qui sont présentées comme des faits» (Sperber & Wilson, 1989, p. 12). Nous voyons affleurer dans cette définition la confusion entre les faits de réel et leur représentation au sein d'une formulation, confusion que cet article s'est attaché à démêler tout au long de sa construction. En outre, l'information est ici assimilée à une chose, de l'ordre de l'énonciation, en opposition complète avec la visée processuelle promue ici. Sur ces fondations assez divergentes, voyons néanmoins ce que nous pouvons retenir de la théorie de la pertinence.

La prise en compte du contexte

Le premier acte significatif de la théorie de la pertinence est d'affirmer avec force que toute interprétation est éminemment contextuelle.

Une première vision du contexte consiste à considérer que tout élément d'une configuration globale est influencé par ce qui l'entoure. C'est ce qu'induit Grégory Bateson lorsqu'il fait l'hypothèse qu'une unité différentielle ne peut être interprétée qu'en contexte (Bateson, 1972 : 408). Par exemple, dans la figure 14 ci-dessous, la présence du A et du C fait logiquement inférer B pour l'élément central de la première ligne, alors que le 12 et le 14 font inférer 13 pour exactement le même signe dans la deuxième ligne. Notons que dans l'un et l'autre cas, les polices de caractères ne sont pas cohérentes avec les autres termes, ni pour le B, ni pour le 13, ce qui n'empêche pas l'inférence. Ceci vient pragmatiquement confirmer le principe de coalescence, qui unit ce qui est assimilable en négligeant ce qui est incohérent ou dissemblable et devrait en toute logique neutraliser l'inférence interprétative.

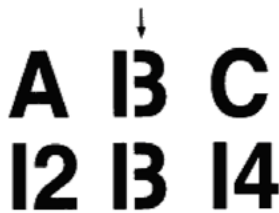


Figure 14. Un cas d'influence contextuelle « de voisinage »

Mais Sperber et Wilson vont bien plus loin que cette simple attraction du type « cohérences de voisinage », « attractions sémantiques par continuité sur les bords des événements élémentaires » (Mugur-Schächter, 2005) dans leur définition du contexte. « L'ensemble des prémisses utilisées pour l'interprétation d'un énoncé (hormis la prémisse de base selon laquelle l'énoncé en question a été produit) constitue ce que l'on appelle le contexte. Un contexte est une construction psychologique, un sous-ensemble des hypothèses de l'auditeur¹⁷ sur le monde. Bien entendu, ce sont ces hypothèses, et non l'état réel du monde, qui affectent l'interprétation d'un énoncé. Ainsi défini, un contexte ne contient pas seulement de l'information sur l'environnement physique immédiat ou sur les énoncés précédents : des prévisions, des hypothèses scientifiques, des croyances religieuses, des souvenirs, des préjugés culturels, des suppositions sur l'état mental du

¹⁷ Auditeur car ils ne se penchent que sur l'échange linguistique oral. Dans notre cas, interprétant cognitif, IC, convient mieux.

locuteur sont susceptibles de jouer un rôle dans l'interprétation» (Sperber & Wilson, 1989, p. 31).

Ils font ainsi entrer les spécificités liées à l'IC et à ce qui lui appartient en propre dans les éléments influents de contexte. Cette dimension strictement individuelle est du reste renforcée un peu plus loin : « Certes, tous les membres d'un groupe culturel partagent un certain nombre d'expériences, d'enseignements et d'attitudes. Mais, au-delà de ce cadre commun, chaque individu tend à développer un savoir qui lui est propre. Des expériences de vie différentes produisent nécessairement des savoirs différents. En outre, de nombreuses expériences ont montré que deux témoins d'un même événement, fût-il aussi frappant et mémorable que, par exemple, un accident de voiture, peuvent en construire des représentations radicalement différentes, non seulement quant à l'interprétation des faits mais aussi quant au souvenir de leur déroulement matériel. Alors que les grammaires neutralisent les différences entre des expériences dissemblables, la cognition et la mémoire rajoutent des différences à des expériences identiques » (Sperber & Wilson, 1989, p. 32). Bien sûr, adopter ce point de vue invalide de fait les théories de la communication trop limitativement « sémiotiques » – selon leurs termes –, au sens restreint où un modèle du code associe de façon bijective un code à son référent, et où communiquer se limite à coder/décoder des messages dépourvus de polysémie et/ou d'ambiguïté (Sperber & Wilson, 1989, p. 18-21), au profit d'un modèle inférentiel où « communiquer, c'est produire et interpréter des indices ». Notons toutefois que (Sperber & Wilson, 1989, p. 13) déclarent ces deux modèles compatibles et combinables, après les avoir fermement opposés.

Le principe de pertinence

A rebours du modèle du code qui postule pour l'interprétation une opération analytique de décodage, neutre, déterministe et presque calculatoire, le modèle inférentiel pose que l'interprétant cognitif interprète « à sa manière ». C'est là où l'être humain se différencie nettement de l'automate programmable. « Tous les humains vivent dans le même monde physique. Notre vie durant, nous nous efforçons de tirer de l'information de cet environnement commun et d'en construire une représentation mentale aussi bonne que possible. Nous ne construisons pas tous la même représentation, d'une part, à cause de différences dans nos environnements physiques locaux, et, d'autre part, à cause de différences dans nos capacités cognitives. L'efficacité des capacités perceptives varie d'un individu à l'autre. Les capacités inférentielles varient aussi, et pas seulement quant à leur efficacité. Les humains apprennent des langues différentes, ils maîtrisent des concepts différents ; en conséquence, les représentations qu'ils peuvent construire et les inférences qu'ils peuvent effectuer diffèrent. Ils ont aussi des souvenirs différents et des théories différentes qu'ils appliquent à leurs expériences de manière variée. Donc, même si les humains partageaient tous le même environnement physique local, ce que nous proposons d'appeler leur environnement cognitif serait néanmoins différent » (Sperber & Wilson, 1989, p. 64-65).

Sperber et Wilson postulent que l'être humain cherche sans cesse à améliorer la connaissance qu'il a du monde. « Améliorer la connaissance, cela veut dire acquérir davantage d'informations¹⁸, des informations plus précises, plus faciles à retrouver et plus élaborées dans les domaines qui importent particulièrement à l'individu [...]. En conséquence, l'efficacité cognitive à long terme consiste pour l'individu à améliorer sa connaissance du monde autant que le lui permettent les ressources dont il dispose » (Sperber & Wilson, 1989, p. 78). La pertinence est ce qui permet cette amélioration puisqu'il est posé que « une information pertinente pour un individu est une information qui modifie et améliore la

¹⁸ Rappelons que nous sommes en désaccord avec la signification du terme « information » dans ce contexte. Nous parlerons plutôt de représentation, d'énonciation ou de formulation. Nous avons néanmoins respecté les citations de Dan Sperber et Deirdre Wilson et les avons laissées conformes à ce qu'elles sont dans l'ouvrage original.

représentation globale que cet individu a du monde» (Sperber & Wilson, 1989, p. 111). Ce qui conduit à la définition plus technique : « Une hypothèse est pertinente dans un contexte si et seulement si elle a un effet contextuel dans ce contexte » (Sperber & Wilson, 1989, p. 187). Au niveau de cette dernière assertion, nous retombons sur un point d'accord, puisque selon notre perspective, l'information est ce qui modifie ou transforme les représentations, en conformité avec la « différence qui crée la différence » de Grégory Bateson.

Ainsi, nous voyons qu'une hypothèse, *i.e.* un échafaudage interprétatif, est pertinent dans un contexte s'il produit un effet dans ce contexte, c'est-à-dire s'il y produit de l'information. Être pertinent est donc équivalent à être producteur d'information. Dans la suite de leur ouvrage, Dan Sperber et Deirdre Wilson avancent le principe de maximisation de la pertinence : les humains s'efforcent sans cesse de maximiser l'effet contextuel de leurs inférences interprétatives, tout en minimisant l'effort de traitement. Autrement dit, être le plus pertinent, c'est produire le plus d'effet contextuel, être le plus efficace, au moindre coût cognitif.

4.3 Un tissage de l'horizon d'attente et de la théorie de la pertinence

Une fois reposé ce que sont l'horizon d'attente et la théorie de la pertinence, il convient d'exposer comment ils sont tissés pour élaborer le concept d'horizon de pertinence.

Extractions et généralisations

Tout d'abord, il convient d'affranchir les deux notions de leurs contextes d'émergence : respectivement l'analyse du texte littéraire dans une visée historique pour l'horizon d'attente de Jauss et l'interprétation des énoncés linguistiques dans le cadre des échanges verbaux pour la pertinence de Sperber et Wilson.

Il s'agit bien pour nous d'extraire ce qui peut être fructueux pour notre étude, qui concerne plus largement les processus interprétatifs de toutes natures, et prioritairement ceux qui ne sont pas linguistiques (visuels et/ou formels en priorité). Plusieurs éléments s'imposent : la notion de contexte au sens élargi où l'entendent Sperber et Wilson ; le concept d'horizon, forgé de préscience, d'expériences antérieures, d'attentes, de culture et d'intérêts partagés, mais aussi de normes et de règles ; le primat de l'expérience, sans cesse renouvelée mais puissamment nourrie des expériences du passé, personnelles et collectives ; enfin le concept de pertinence, qui permet de maximiser la production d'effets tout en minimisant les coûts cognitifs.

L'horizon de pertinence associe tous ces éléments pour affirmer que toute représentation répond à un moule et/ou un canon descriptif préétabli, souvent intégré de façon inconsciente, auquel il est fait recours parce qu'il est immédiatement disponible, ce qui minimise l'effort cognitif tout en garantissant une opérativité certaine vis-à-vis d'un but défini, lui aussi préformé. Son emploi est essentiel, car il restreint les coûts cognitifs. Il convient toutefois de conscientiser sa présence, pour pouvoir s'en affranchir et conserver la capacité d'en changer au besoin.

L'assujettissement à un horizon de pertinence

L'adoption d'un « horizon de pertinence » correspond à un cadrage interprétatif, fondé d'une part sur l'habitude, mais aussi sur des lois et des règles qui éliminent certaines possibilités en raison de leur « incompatibilité » avec le cadre. En d'autres termes, les buts poursuivis, mais aussi l'habitude, les usages ou les normes, modulent la façon de penser l'interaction et de la qualifier. Dit d'une façon plus brutale, un IC trouve ce qu'il cherche conformément à ce dont il dispose dans son

répertoire du « pensable », et jamais plus. Il est donc important de souligner que le faire-sens est contraint par un horizon de pertinence qui dépasse largement la stricte rationalité (ou cognition au sens restreint) puisqu'il dépend :

- de l'ensemble des acquis capitalisés,
- des expériences antérieures,
- de l'héritage culturel,
- d'un regard personnel, propre à chaque individu, qui sélectionne et retient un ensemble spécifique de *capta* diaphoriques/données aspectuelles/agrégats plutôt qu'un autre.

Ainsi, l'horizon de pertinence qui régleme la conversion des traces d'interaction en données agrégées est-il bien sûr opérationnel, mais aussi éminemment culturel, voire rituel. Toute donnée est strictement asservie à un « canon descriptionnel », moule sémantique et syntaxique préformé qui comporte implicitement les figures structurelles signifiantes, structurantes et organisantes permettant de l'exploiter. Hors de ces conditions, une trace d'interaction ne peut pas être convertie en donnée, et elle demeure une capture de réel dépourvue de sens.

Dans la mesure où les découpes diaphoriques initiales, les captures d'interaction et leur inscription en traces, ainsi que leur conversion en données sont dépendantes des buts poursuivis, de regards spécifiques, de points de vue propres, de canons descriptionnels relatifs à des horizons de pertinence divers et fortement empreints de culture, il s'agit bien d'écritures du réel (même en cas de protocoles scientifiques et de mesures appareillées). Un même fragment de réel peut ainsi « s'écrire » d'une infinité de façons. Ces écritures sont dites informées par les traces de capture, car le processus d'information en est le conducteur.

La coalescence à l'aune d'un horizon de pertinence

Après ce retour théorique sur les concepts introduits, retour nécessaire pour instaurer toute la rigueur souhaitable, revenons au concret des processus en jeu pour illustrer comment ces concepts se conjuguent au sein du processus de signifiante.

Voici un exemple banal de la vie courante, à Annecy, ville française de montagne aux allures balnéaires bien connue pour sa splendeur. M'y trouvant fin décembre 2016, j'entends à la radio que Paris connaît encore un pic de pollution aux particules fines, ainsi que Rhône-Alpes. Mon horizon de pertinence est donc soudain infléchi par cette « actu » et se porte sur les traces de pollution plus que de coutume. Hier, au cours de mes divers trajets, j'ai pu constater que l'air était clair et pur sur le plateau des Glières¹⁹, mais que la couche rose violacé qui surplombait la vallée de l'Arve et la ville de Genève ne laissait aucun doute sur son origine, fait confirmé par le phénomène d'inversion des températures – plus froid dans la vallée qu'en altitude, ce qui est contre nature.

¹⁹ A un peu moins de 1500 mètres d'altitude, pour mémoire.



Figure 15. *Photos personnelles prises le 30 décembre 2016 lors de la descente d'Annecy vers Genève, de part et d'autre du tunnel du Mont-Sion*

Voilà ce que je vois en me levant le matin.



Figure 16. *Le lac d'Annecy au lever du jour, photo personnelle*

Ce brouillard qui brouille les reliefs répond à deux échafaudages interprétatifs : évaporation naturelle de l'eau à la surface du lac réchauffée par les premiers rayons du soleil ou pollution visible de l'air ? En l'état, je ne dispose d'aucune donnée fiable pour trancher en faveur de l'une ou l'autre des deux hypothèses : toutes les deux sont également plausibles, le surcroît de pertinence de l'une d'entre elles ne s'impose pas. Je ne peux que soit faire l'autruche et me dire : « non, c'est de la condensation naturelle. Les Annéciens ont été avant-gardistes en termes d'écologie, ils doivent faire attention²⁰ », soit faire plutôt confiance à mon nez qui me picote et déplorer les

²⁰ Ce qui est une forme de croyance erronée. En effet les Annéciens sont très vigilants quant à la qualité de l'eau de leur lac, et ceci depuis plus de trente ans, mais ils semblent totalement indifférents aux autres formes de pollution : pollution de l'air (probable, en l'occurrence), mais surtout pollution sonore omniprésente et qui ne requiert aucun appareil de mesure spécifique autre que des oreilles pour être constatée. En effet, le trafic automobile est

effets de la civilisation qui atteint même ces espaces grandioses que l'on souhaiterait pourtant préservés. Pour aller plus loin, il faudrait que je mette en place un canon descriptionnel tout autre requérant un ou des prélèvements, une méthode appareillée de mesure de la composition de l'air et une détermination du taux et de la nature des particules en suspension. On le voit, ni mon œil ni mon nez seuls ne suffisent à cette focalisation-là et au regard spécifique qui y répond. Si j'en crois Internet, l'hypothèse 2 est malheureusement la bonne²¹.

En revanche, je n'ai nul besoin de verbalisation pour m'interroger sur la nature de cette brouillasse : la structure agrégative émerge instantanément, dès la capture visuelle et sans « pensée articulée » au sens où l'entendent Dan Sperber et Deirdre Wilson en prémisses à leurs analyses de la signifiante. Le chemin des saisies visuelles à la vue qualifiée est direct, sans mise en mots intermédiaire : la pensée peut donc s'affranchir du recours au langage verbal.

5 Conclusion

Cet article conforte deux hypothèses importantes. La première est qu'aucun « objet » ne préexiste tout fait, bardé de propriétés intrinsèques qu'il suffirait de saisir pour le connaître. La deuxième est qu'aucun objet n'est accessible en-dehors de sa représentation par un IC subjectif, lui-même indissociable du Réel car il en fait partie. L'hypothèse d'un constructivisme radical (Le Moigne, 1995 ; Watzlawick, 1988) se trouve donc non seulement réaffirmée, mais éclairée par la mise en lumière du processus au niveau infra-conceptuel. Il en résulte que le concept même de connaissance objective se dissout. La connaissance est toujours et intrinsèquement liée à un IC qui la formalise.

Les éléments introduits ont permis d'affiner la notion d'horizon de pertinence, d'introduire les concepts d'aspect, de vue-aspect et de vue, et de mettre en évidence les *capta*, qui sont des saisies brutes, radicalement relativisées et portant sur des fragments focalisés de réel, préalables nécessaires en fondement aux *data*, ce qui suppose leur conversion en qualification aspectuelle dans le respect d'un moule sémantique et syntaxique préformé. Les agrégats lient ensemble les données au sein de figures structurelles stables qui canalisent le sens.

Bibliographie

Bates, M.J. (2005). Information and knowledge: an evolutionary framework for information science. *Information Research*, 10(4), July 2005. Article accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://informationr.net/ir/10-4/paper239.html#goo91>

Bates, M.J. (2006). Fundamental Forms of Informations. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 57(8):1033-1045.

incessant tout autour du lac : à l'ouest avec la route d'Albertville, au Sud avec l'avenue d'Albigny qui assure la jonction entre les deux rives, et à l'est avec l'accès à Talloires et aux stations des Aravis.

²¹ « Hier, le 14 décembre, **Annecy** connaissait sa 14e journée consécutive d'alerte pollution (particules PM10) (1), série en cours, et avait l'honneur d'être la **ville la plus polluée de France** (qualité de l'air à 96/100, Grenoble à 92, Lyon à 83, Paris à 64 !!(2)). 15 déc. 2016 ». Comme montré précédemment, ce message posté sur Internet (maître d'erreur et de faussetés comme dirait Blaise Pascal) requiert une authentification de la véracité des faits pour qu'on puisse lui accorder un crédit total. Néanmoins, sa simple présence suffit à renforcer la pertinence (au sens de Sperber et Wilson) de l'hypothèse 2.

- Bateson, G. (1977). *Vers une écologie de l'esprit* (tome 1). Paris, Le Seuil. Edition originale : *Steps to an ecology of mind*, Chicago, University of Chicago Press, 1972.
- Bertrand, J.E. (1988). *Logique et psychologie de la communication*. Cergy-Pontoise, Editions de l'ENSEA.
- Brown, R.W. & Lenneberg, E.H. (1954). A study in language and cognition. *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, 49(3): 454-462, Jul 1954. Article accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://dx.doi.org/10.1037/h0057814>.
- Buck, G. (1967). *Lernen und Erfahrung (Apprentissage et expérience)*. Stuttgart, Sondereiband.
- Capurro, R. & Hjørland, B. (2003). The concept of information, *Annual Review of Information Science and Technology*, Ed. B. Cronin, 37(8):343-411. Article accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.capurro.de/infoconcept.html>
- Dretske, F. (1981). *Knowledge and the Flow of Information*. Oxford, Blackwell.
- Floridi, L. (2005/2011). Semantic Conceptions of Information, *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Article accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://plato.stanford.edu/entries/information-semantic/>.
- Gadamer, H.G. (1960). *Vérité et méthode*. Paris, Le Seuil.
- Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.
- Jauss, H.R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard.
- Korzybski, A. (1950). *Le rôle du langage dans les processus perceptuels*. New York, The International non-aristotelian library publishing company.
- Le Moigne, J.L. (1995). *Les épistémologies constructivistes*. Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? ».
- Lee, D. D. (1949). Being and Value in a Primitive Culture. *Journal of Philosophy*, 13:401-415.
- Leleu-Merviel, S. (2015). De la trace d'interaction à la communication numérique. Chapitre p. 217-230 in B. Galinon-Méléneç, F. Liénard & S. Zlitni (Eds), *L'homme trace. Inscriptions corporelles et techniques*. Paris, CNRS Editions.
- Leleu-Merviel, S. (à paraître 2017). Body-Tracking. Chapitre à paraître in B. Galinon-Méléneç, F. Liénard & S. Zlitni (Eds), *Inscriptions corporelles et techniques. Tome 4 de la série L'Homme-Trace*. Paris, CNRS Editions.
- Lévi-Strauss, C. (1993). *Regarder, écouter, lire*. Paris, Librairie Plon.
- Lyons, J. (1970). *Linguistique générale. Introduction à la sémantique théorique*. Paris, Larousse.
- Mélèse, J. (1979). *Approches systémiques des organisations*. Suresnes, Editions Hommes et Techniques.
- Morin, E. (1994). *La complexité humaine*. Paris, Champs-l'Essentiel, Flammarion, 1994, 2005.
- Mugur-Schächter, M. (2005). Représentation et mesures des complexités sans amputation du sens. *Intelligence de la complexité. Epistémologie et pragmatique*, Colloque de Cerisy-la-Salle, 23-30 Juin 2005. Paru dans Le Moigne J.L. & Morin E., (dir.),

Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique, p.85-130, Editions de l'Aube, 2007.

Mugur-Schächter, M. (2006). *Sur le tissage des connaissances*. Londres/Paris, Hermès/Lavoisier.

Mugur-Schächter, M. (2009). *L'infra-mécanique quantique. Une révolution épistémologique révélée dans les descriptions de microétats*. Chennevières-sur-Marne, Editions Dianoïa. Accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://arxiv.org/pdf/0903.4976.pdf>.

Proust, J. (2003). *Les animaux pensent-ils ?* Paris, Bayard, Collection « Le temps d'une question ».

Sperber, D. & Wilson, D. (1989). *La pertinence*. Paris, Ed. de Minuit.

Varela, F. & Maturana, H. (1992). *The Tree of Knowledge : The Biological Roots of Human Understanding, revised edition*, Boston, Shambhala Publications Inc.

Von Ehrenfels, C. (1988). On Gestalt Qualities. Chapitre p.82-117 in *Foundations of Gestalt Theory*. Munich.

Watzlawick, P. (dir.) (1988). *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*. Paris, Editions du Seuil. Edition originale : *Die Erfundene Wirklichkeit Wir wissen wir, was wir zu wissen glauben ? Beiträge zum Konstruktivismus*. München, R. Piper Co. Verlag, 1981/1985.